

théâtre et du jeu, les modes et les parures vaines, comme des dépenses non-seulement légitimes, mais nécessaires, comme les bienséances indispensables et les devoirs de votre condition? Mais, m'adressant à vos cœurs, je vous dis : Quoi! vous ne sacrifierez pas un de ces divertissemens, pour sauver du désespoir une famille désolée! vous ne retrancherez pas un vain ornement destiné à relever une frivole beauté, pour sécher les larmes de la veuve ou de l'orphelin abandonné! vous ne direz pas, avec ce prince généreux que nous pleurons encore, que nous pleurerons toujours : « Quand les riches s'amuse, il faut que les pauvres vivent! » Ah! si vous ne renoncez pas à des plaisirs insensés, sachez du moins y trouver comme lui un superflu pour les infortunés.

Il en est un troisième, que je puis appeler le superflu de votre négligence. Qui pourrait calculer, mes chers Auditeurs, tout ce qui se dissipe et tout ce qui se perd dans vos grandes et opulentes maisons? votre inapplication, votre paresse, et je ne sais quel préjugé superbe, qui fait consister dans l'incurie même et dans le dédain pour vos affaires, une portion de votre grandeur, livre tout en proie à la cupidité d'administrateurs infidèles, de serviteurs avides, de tous ceux à qui il plaît de vous surprendre et de vous tromper? Que voit-on autour de vous, que profusion et que désordre? Des seuls restes de vos tables, qui se jettent à de vils animaux ou se corrompent; du rebut de vos vêtemens, que les vers et la rouille dévorent, on ferait subsister, pendant l'année entière, tout un peuple de malheureux; il n'y aurait même plus de pauvres, si l'on pouvait recueillir pour eux tout ce que les riches négligens laissent dilapider de leurs biens, sans jouissance pour eux-mêmes, et sans avantage pour personne. Or, il ne vous est pas permis de laisser ainsi périr ce superflu de vos fortunes, qui est la ressource et le trésor de l'indigent : *Superflua divitum necessaria pauperum sunt*. Propriétaires de vos biens aux yeux des hom-

mes, vous n'en êtes que les dispensateurs et les économes aux yeux de Dieu, qui vous demandera un compte sévère de votre administration, et vous reprochera peut-être la mort de plus d'un infortuné, dont la subsistance était dans vos mains, et qui, par votre faute, aura manqué des choses nécessaires à la vie.

Il est enfin un dernier superflu, que je nommerai celui de votre avarice ou de votre ambition; car si quelques-uns dissipent follement la part du pauvre, il en est d'autres qui, par un soin avarice, l'entassent dans leurs coffres, et s'en font un trésor d'iniquité, qu'ils grossissent d'année en année par des épargnes sordides et par d'indignes usures. Ici encore, je ne tonnerai point contre ces épargnes dont l'excès outrage la Providence, ni même contre ces usures dont il serait si facile de montrer la condamnation expresse dans l'Évangile. Mais du moins, vous qui amassez ainsi pour un avenir que vous ne verrez peut-être jamais, ne me dites pas que vous n'avez point de superflu pour l'indigent. Et qu'est-ce donc que cet or qui s'accumule et se multiplie dans vos mains, sinon la surabondance de vos revenus et l'excédant de vos besoins? Et lorsque vous abondez et surabondez, vous n'auriez rien pour l'homme nu et affamé qui vous conjure d'apaiser le besoin qui le presse! rien pour le Lazare que la misère consume à votre porte!

Mais pourquoi tant de raisonnemens et de si longs détails? Ecoutez-moi, je vous prie, mes Frères, et voyons s'il est un seul d'entre vous qui bientôt ne se reconnoisse du superflu. C'est à vous-mêmes que je veux m'en rapporter maintenant. Je connais votre dévouement pour la cause sacrée de nos rois, et pour ce trône légitime qui s'est si heureusement relevé au milieu de nous. Eh bien! je suppose pour un instant que, dans un danger pressant de l'état et de notre auguste dynastie, le monarque chéri qui nous gouverne s'adressât à votre fidélité, et réclamât.

le secours de vos dons volontaires; je suppose encore que, vous défendant de rien retrancher de votre nécessaire et des véritables bienséances de vos conditions, il déclarât ne vouloir accepter que votre seul superflu, ajoutant qu'il le demande au nom du salut de la monarchie. Que répondriez-vous, mes Frères? Que vous n'avez point de superflu; que vous n'avez, par conséquent, rien à offrir dans ce grand besoin public? Ah! j'ose affirmer que pas un de vous ne supporterait cette pensée. Déjà même, au seul énoncé de ma proposition, chacun de vous a jeté un coup d'œil rapide sur sa fortune, supputé en esprit ce qu'il rabattrait d'une inutile dépense, et mesuré le sacrifice qu'il pourrait faire sans nuire à ses intérêts, ni toucher au triple nécessaire dont nous avons parlé. Le voilà donc trouvé ce superflu que nous cherchons. Or, mes chers Auditeurs, ce que votre roi ne réclame pas, parce que, grâce au Ciel, le péril que nous supposons est une chimère, votre Dieu le réclame; il en demande au moins une partie pour vos frères infortunés, qui sont ses créatures comme vous, et à qui sa providence a préparé cette ressource. De quel droit les en priveriez-vous?

O vous tous, qui êtes à la fois Chrétiens et Français, si, pour découvrir un superflu qui peut-être vous était caché à vous-mêmes, il n'a fallu qu'en appeler, par une simple supposition, à votre amour pour vos maîtres, que faut-il, pour vous apprendre à bien user de ce même superflu, sinon vous proposer leurs exemples? Mais d'où vient que je me trouble?... O princesses augustes (1), qu'une tendre charité pour l'enfance malheureuse et abondonnée a conduites aujourd'hui dans ce temple! pourquoi votre présence, qui jusqu'à ce moment a soutenu et encouragé mon ministère, commence-t-elle à le déconcerter maintenant et à glacer ma langue? Quel combat entre le respect qui semble m'imposer silence et la force de la vérité, le besoin même de ma cause

(1) Les Duchesses d'Angoulême et de Berri.

qui m'oblige à parler! J'allais dire à cet auditoire fidèle: Voyez les enfans de saint Louis que le Ciel vous a rendus, et qu'il vous donne lui-même pour modèles. Quelle bienfaisance inépuisable! quelles intarissables aumônes! quelle émulation de bonnes œuvres dans toute cette royale famille, où nul ne peut l'emporter sur les autres, parce que nul ne peut être surpassé! Vit-on jamais en un si haut rang tant de modération dans les dépenses? au milieu de toutes les séductions, tant d'indifférence pour les vains plaisirs? après de si longues et si cruelles vicissitudes, plus d'abandon à la Providence, moins d'épargnes, un plus entier oubli de ses intérêts propres, pour ne songer qu'à ceux des infortunés? Voilà ce que nul Français n'ignore, voilà ce qui excite tant d'amour, ce qui fait pleurer dans chaque famille la mort d'un prince de cette maison auguste, comme la mort d'un père; voilà ce qui désarme la colère du Tout-Puissant, ce qui détourne les fléaux de dessus nos têtes, et nous fait pardonner nos crimes; et voilà aussi, mes Frères, ce qui vous enseigne bien mieux que mes discours, en quoi consiste le devoir de l'aumône, et quelle en est l'étendue. C'était le sujet de ma première partie. Il me reste à réfuter, dans la seconde, les objections et les prétextes que l'infidélité du siècle et la cupidité opposent à ce devoir.

#### SECOND POINT.

La philosophie de notre siècle, qui a fait tant de merveilleuses découvertes, qui, la première, a appris au monde que la religion est inutile à la morale et nuisible à la société; que le christianisme, cette loi de paix et d'amour, est un fanatisme violent et dangereux; que l'intérêt et le plaisir sont la règle des devoirs et le ressort des bonnes actions, nous a encore révélé cet autre secret, que l'aumône est un abus, un scandale, et la vraie cause de la misère publique. C'est l'aumône, dit-elle (car je veux répéter ses propres paroles, et vous allez les reconnaître);

c'est l'aumône, qui, encourageant la fainéantise et le vagabondage, enlève des bras à l'industrie, aux arts, au commerce; et, par l'oisiveté qu'elle entretient, dispose au crime des hommes qu'une vie laborieuse eût maintenus dans la vertu. La véritable bienfaisance, ajoute-t-elle, ce n'est pas la charité des grands et des riches, c'est leur luxe, qui, par ses profusions, faisant circuler rapidement l'or dans toutes les veines du corps social, porte l'abondance dans les dernières classes du peuple, et fait disparaître le vice, avec la mendicité et l'indigence.

Qu'il fait beau, mes Frères, entendre ces maximes dans la bouche d'hommes opulens, dissolus, avides tout à la fois d'argent et de toutes les espèces de jouissances, qui viennent nous donner leurs excès, leurs débauches, leurs fantaisies dispendieuses, leurs spéculations avaries et leurs usures mêmes, pour leurs bonnes œuvres, et pour autant de services signalés qu'ils rendent à l'humanité! Parlez-leur d'un malheureux qui expire de besoin et qui implore leur compassion, d'un de ces pauvres de Jésus-Christ, que l'Évangile nous ordonne d'assister comme Jésus-Christ lui-même: ils vous répondront que c'est un vagabond et un fainéant; que secourir de pareils misérables, ce serait se rendre complice d'un pernicieux désordre; et que si le magistrat faisait son devoir, tout ce qui demande l'aumône serait dans les fers. Essayez de les attendrir sur le sort de tant d'infirmes, de vieillards, de mourans, entassés dans des hospices où quelquefois tout leur manque; de tant de familles désolées, qui cachent dans d'affreux réduits leur humiliation, leur misère et leurs larmes: ils vous diront que s'il y a encore des infortunés, c'est qu'il n'y a pas assez de luxe, et que le remède de tous les maux est dans la multiplication des grandes fortunes, qui, par le faste et les grandes dépenses, augmentant la prospérité générale, diminueront insensiblement la détresse des particuliers, sans qu'on s'occupe du triste soin de visiter et de soulager tant de malheureux.

O langage barbare! ô conséquences funestes de ces détestables doctrines, qui, mettant le faux à la place du vrai, en tout genre, ont interverti jusqu'aux premières notions de toutes choses! Ainsi, la cupidité et l'égoïsme seront la bienfaisance! les Lucullus, et non les Vincent de Paul, seront les vrais amis de leurs semblables! le luxe, ce fléau destructeur, qui corrompt tout dans un état, qui amollit les mœurs et endurecit les âmes, qui dessèche les véritables sources de la prospérité publique, pour enrichir les arts frivoles et corrupteurs, et toutes les professions viles et dangereuses; qui substitue à tous les sentimens généreux, une soif insatiable de l'or et une émulation insensée de magnificence; qui, poussant toujours les dépenses au-delà des moyens, confond les rangs et les conditions, produit les fraudes, les faillites scandaleuses, la ruine des maisons les plus opulentes, et la désolation des pauvres; le luxe que les païens eux-mêmes regardèrent comme le principe de tous les vices, et auquel ils attribuèrent la chute des plus florissans empires, sera désormais le grand moyen du bonheur des peuples, le remède de tous les désordres, et la source de toutes les misères!

Mais, grand Dieu! quand nous ne pourrions pas invoquer ici l'opinion unanime de tous les sages et l'expérience de tous les siècles, ce qui se passe sous nos yeux ne suffirait-il pas pour nous instruire? En quel temps le luxe fut-il porté plus loin que de nos jours; et en quel temps y eut-il plus de misère et de crimes, plus d'infortunés réduits, par le dénûment de toutes choses et par le refus de tout secours, aux plus horribles excès du désespoir? Demandez aux générations qui vous ont précédés, si elles entendirent parler jamais d'un seul malheureux tellement abandonné, que, dans l'extrémité de son besoin et le délire de sa douleur, il se donnât la mort à lui-même? Or, ces catastrophes autrefois inouïes, ne sont-elles pas aujourd'hui si communes, qu'elles ne

causent même plus d'émotion ni de surprise ? Ah ! nos pères étaient chrétiens , ils eussent cru égorger le pauvre qu'ils n'eussent point secouru : ils ne trouvaient point dans l'Évangile , que les profusions d'un vain luxe acquittassent la dette de la charité. Ils y apprenaient au contraire à se faire une loi de la simplicité des mœurs , de la modestie , de la frugalité. Magnifiques dans leurs aumônes , ils étaient économes dans tout le reste , et l'indigence avait , dans leur superflu , un patrimoine et un revenu assuré. Mais depuis qu'une philosophie orgueilleuse et sensuelle a pris la place du christianisme , les pauvres sont dépossédés , et tous leurs droits méconnus. Notre philanthropie , pour n'être pas importunée du spectacle et des cris de leur misère , pendant que nous travaillons à leur bonheur par notre faste et nos plaisirs , leur défend de se montrer et de se plaindre ; elle les calomnie , pour se dispenser de les secourir , et leur prépare pour asile des prisons , pour consolation le désespoir , pour ressource dernière le suicide. Voilà comme ce siècle abolit la mendicité.

Ce n'est pas à vous , mes Frères , que ces reproches s'adressent. Je sais trop que je parle ici à des auditeurs fidèles , et que vous avez horreur de ces barbares théories. Je ne m'en suis pas cru moins obligé pour cela de les flétrir dans cette chaire , et de les livrer à l'indignation qu'elles méritent. Venons maintenant à d'autres objections moins odieuses , que vous opposez quelquefois vous-mêmes au devoir de l'aumône , et que je ne dois pas négliger.

Les révolutions , disent les uns , ont tellement réduit ma fortune , que je dois songer plutôt à rétablir mes propres affaires , qu'à soulager les besoins d'autrui : j'aimais à donner libéralement avant mes pertes ; aujourd'hui , je dois faire céder la charité à la prudence. — A cela , mes Frères , voici ma réponse : Si les pertes dont vous parlez sont telles , qu'il vous reste peu au-delà du nécessaire et des justes bien-séances de votre état , donnez peu avec joie , et vous

aurez satisfait au précepte : *Si exiguum tibi fuerit , etiam exiguum libenter impertiri stude* (1) ; car vous n'êtes tenus à exercer la miséricorde qu'à proportion de vos facultés : *Quomodo potueris , ita esto misericors* (2). Mais si ce qui vous reste , quoique bien inférieur à ce que vous possédiez autrefois , peut encore s'appeler de l'opulence , ah ! je vous en conjure , n'allez pas , par un aveugle désir de recouvrer votre ancienne splendeur , retenir la part du malheureux , et attirer sur vos biens les malédictions du Ciel. Pourquoi des richesses moindres , puisqu'elles sont encore suffisantes , ne vous contenteraient-elles pas ? Eh ! si dans ce vaste naufrage , où tant d'autres fortunes ont été englouties tout entières , vous avez conservé une bonne partie de la vôtre , à qui en êtes-vous redevables , si ce n'est à cette Providence , qui demande que vous acquittiez , dans la personne des pauvres , la reconnaissance que vous lui devez ? Craignez , mon cher Auditeur , si vous y manquez , qu'elle ne retire ses bienfaits : car Dieu , aussi bien que les rois de la terre , a ses droits dont il ne se relâche point ; et comme la diminution de vos biens ne vous exempte pas de payer à l'état le tribut imposé par le prince , croyez qu'elle ne vous dispense pas aussi de payer à l'indigent cet autre tribut imposé par Dieu même. Que vos largesses soient donc proportionnées à votre présente abondance ; c'est pour vous un devoir indispensable : *Si multum tibi fuerit , abundanter tribue* (3). Voilà pour le premier prétexte.

Alléguerez-vous en second lieu la dureté des temps , le prix excessif et toujours croissant des choses les plus nécessaires à la vie , et le danger de vous réduire vous-même à de fâcheuses extrémités , en voulant assister les autres ?

Ah ! mes Frères , c'était précisément cette cherté

(1) Tob. iv. 9.

(2) Tob. 8.

(3) Tob. iv. 9.

excessive des choses nécessaires à la vie, cette dureté des temps, que j'allais vous donner pour motif d'augmenter vos aumônes. Eh! pour qui en effet les temps sont-ils durs? pour qui cette cherté est-elle un fléau et une calamité? n'est ce pas pour le malheureux qui ne peut plus acheter ni le pain qui doit le nourrir, ni le vêtement qui doit couvrir sa nudité; et non pour vous qui continuez de vivre sous des lambris dorés, de vous asseoir à une table somptueusement servie, et qui n'avez encore rien rabattu de vos équipages, de vos parures et de vos plus évidentes superfluités? Avouez-le : craindre la détresse au milieu de tant d'opulence et de splendeur, c'est être par trop timide; et d'ailleurs, que vous demandet-on? et de quoi vous alarmez-vous? retranchez seulement un de ces banquets où vous invitez des amis riches comme vous, et des parasites peut-être, et cent pauvres seront nourris et rassasiés. Que chacun de vous dépose ici aujourd'hui, dans le trésor de la miséricorde, ce qu'il lui en coûte pour une seule partie de plaisir, et ces cinquante orphelines que vous recommande la Providence, seront pourvues abondamment de toutes choses pendant l'année entière. O mon Dieu! comment s'effraie-t-on si aisément des dépenses de la charité, qui sont en effet si modiques, tandis qu'on redoute si peu celles de la vanité qui sont immenses, et qui dévorent chaque jour les plus brillantes fortunes?

Mais non, dira en troisième lieu quelqu'un, nous ne pouvons plus suffire aux bonnes œuvres dont on nous accable; nous ne sommes qu'un petit nombre; la plupart des riches de ce siècle, en abandonnant la piété, ont aussi méconnu le devoir sacré de l'aumône : et que peuvent nos efforts pour soulager tant de misères? — O faiblesse! ô pusillanimité! Les bonnes œuvres vous accablent! Dites-moi donc, je vous prie, qui de vous a été jusqu'à présent appauvri par ces libéralités saintes? Elles vous accablent! et moi je vous dis que ce sont elles qui soutiennent

vos fortunes, qui protègent vos familles, qui conservent l'état, qui nous attirent tant de faveurs inespérées du Ciel. Vous êtes seuls à exercer la miséricorde! Oh! si cela est, mes Frères, que votre sort est digne d'envie! Vous êtes donc les seuls objets de l'amour de votre Dieu, les seuls héritiers de son royaume, les seuls qui empêchent que sa colère n'éclate et que le monde ne périsse; car lorsque la charité sera universellement refroidie, la fin des temps sera venue et le monde sera détruit. Vous exercez seuls la miséricorde! Avec quelle magnificence la devez-vous donc exercer, pour suppléer au vide que laissent tant de riches impitoyables, et combler, s'il était possible, l'abîme de tant de besoins! Mais quoi! vous reprochons-nous donc d'être avares dans vos dons? Non, mes Frères, ce serait nous contredire nous-mêmes. Nous le disions en commençant : ces assemblées où la charité préside sont fréquentes, et toutes attestent votre libéralité; nous l'avouons et nous aimons à le publier. Mais, mes chers Auditeurs, qu'il nous soit permis de le dire : si les sommes sont grandes, à quoi se borne le sacrifice de chacun de vous? est-il grand aussi? Retranchez de ces pieuses contributions la part vraiment royale que daignent fournir le monarque et chaque membre de cette très-chrétienne et très-auguste famille; comptez ensuite votre nombre, et supputez. A quoi tout se réduit-il? Je ne presserai pas ceci davantage; mais je demanderai aux plus opulents et aux plus généreux : Qu'est-ce qu'une pièce d'or, comparée à vos immenses revenus? qu'est-ce qu'une pièce d'or dans vos dépenses de l'année ou d'un mois seulement? Ah! humilions-nous, et craignons d'avoir acquis à trop peu de frais la réputation de bienfaiteurs magnifiques des pauvres.

Qu'objecterez-vous donc enfin? Que les pauvres ne sont pas toujours assez dignes de l'intérêt que nous voulons inspirer en leur faveur? Qu'il en est parmi eux de trompeurs et de dissolus, qui consomment dans la débauche les dons qu'ils surprennent

à la confiante charité? — Abrégeons cette dernière discussion, mes Frères, car il est temps de finir. Je pourrais répondre d'abord, que, dans le doute, il serait effreux de refuser à un infortuné le léger secours qu'il sollicite, parce qu'il serait possible qu'il en abusât. Cet homme vêtu de lambeaux, qui implore si humblement votre compassion, est peut-être un imposteur, je l'avoue; mais c'est peut-être aussi un malheureux père de famille, que la faim et la douleur font sortir pour la première fois du triste réduit où il vient de laisser une épouse expirante et des enfans éplorés; il s'est armé de tout son courage, pour mendier le pain que toute sa famille lui demande par des cris déchirans; un premier refus va flétrir son âme, il ira s'envelopper dans son désespoir, et mourir. Serez-vous innocent devant Dieu de son malheur? Je pourrais répondre encore, que si quelquefois un misérable abuse de vos bienfaits, vous avez bien plus souvent abusé de ceux de la Providence, sans qu'elle se lasse pour cela de vous les prodiguer; et qu'il n'est pas juste que vous soyez plus sévère à l'égard de vos semblables, que Dieu même ne l'est envers vous.

Mais, laissant toutes ces réponses, ne me suffit-il pas de vous dire, qu'ici du moins vous n'avez pas de semblable surprise à craindre; que ces tendres orphelines sont des enfans bénis du Ciel, séparés, presque dès le berceau, de la contagion du siècle, nourris du lait de la piété, élevés dans l'innocence et dans l'habitude d'un honnête travail, formés avec soin par des maîtresses vertueuses, pour être un jour des épouses et des mères chrétiennes. Déjà, par leur industrie, elles commencent à acquitter une partie de leur dette envers leurs bienfaiteurs et envers la société. Que de titres vous les recommandent! elles sont les enfans de la Providence, les nourrissons de la charité, l'objet des soins assidus du vénérable pasteur de cette paroisse royale; le dirai-je? mais ne le voyez-vous pas assez vous-même? l'objet de l'intérêt

spécial des augustes princesses qui honorent cette assemblée de leur présence. La fille des rois n'a pas dédaigné de visiter les filles des pauvres dans leur modeste asile, et d'applaudir elle-même à leurs humbles travaux. Une auguste enfant, hélas! orpheline elle-même (1), devenue, dans l'âge où l'on commence à peine à se connaître, la protectrice de tant d'orphelines, fait déjà l'apprentissage de cette bienfaisance royale dont elle a tant de modèles dans son illustre race, et vous invite à imiter de si beaux exemples.

O Dieu! qui chérissez le sang de saint Louis, voyez la postérité de ce saint roi, donnant l'exemple de toutes les vertus, animant toutes les bonnes œuvres.

.....  
(1) Mademoiselle, sœur du duc de Bordeaux.